

ASMA MHALLA

Cyberpunk Le nouveau système totalitaire

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Il faut laisser ses chances au hasard historique – et
parce qu'on n'écrit pas pour dire que tout est fichu.
Dans ce cas-là, on se tait. Je m'y prépare.

Albert Camus, 1958¹.

Le paramètre totalitaire

*Le xx^e siècle ne vous gouvernera pas,
il vous programmera.*

*Ceci n'est pas une crise de la démocratie mais le
glissement vers un nouveau régime.*

*Le logiciel totalitaire a muté, il circule désormais
dans les réseaux synthétiques. Fluide et total, invi-
sible et normatif, étatique et privé.*

Cerveaux en laisse.

*Scroll infini, dopamine sous contrôle, machines infil-
trant l'intime. Le progrès propulse un futur privatisé
et sauvage.*

*Lorsque vous douterez de vous-même, gardez ceci en
tête : ce siècle ne vous interdit pas de penser,
il vous occupe jusqu'à ce que vous ne sachiez plus
comment faire.*

« Le futur est déjà là. »

CYBERPUNK

*Léviathan à deux têtes. L'une orchestre le show pendant que l'autre code le système.
Le pouvoir est désormais bicéphale et mutagène.
Et maintenant ? Il faut désaturer.
Parce que ce n'est plus une question de liberté. C'est une question de dignité.
L'unique singularité qu'il nous reste est celle de nous tenir intérieurement debout. Fragile chemin qui sera le nôtre pour transformer l'emprise en pouvoir.*

La question

J'écris depuis un point fixe de l'histoire, le 13 juillet 2024. Depuis une image, celle de Donald Trump brandissant le poing après sa tentative d'assassinat au cours de son meeting de campagne en Pennsylvanie. Depuis un « tweet », celui d'Elon Musk, qui s'engage, quelques heures plus tard, en fervent soutien de Trump. C'était latent, nous suivions les allers-retours entre les dignitaires du trumpisme et la Silicon Valley depuis plusieurs années déjà. Mais à la seconde où il publie son message, Musk accélère la collusion brutale et instable entre la puissance des technologies et le pouvoir politique. Collusion qui se confirme par la désignation de J. D. Vance comme colistier de Trump. L'alliance entre une frange techno-réactionnaire et un milliardaire démagogue et autoritaire dessine l'ombre d'un (techno)fascisme possible du XXI^e siècle. À moins qu'ils ne finissent par se manger entre eux.

En cet été 2024, nous ne savons pas encore que Trump va remporter largement l'élection de novembre. Nous ne l'avons pas encore vu le jour de son investiture le 21 janvier 2025 signer des dizaines de décrets qui condamnent les migrants, le climat, la santé, l'aide humanitaire internationale, absolvent ses partisans qui ont attaqué le Capitole en 2021, rebaptisent unilatéralement le golfe du Mexique, donnent toute latitude à une entité baptisée DOGE pour dissoudre les services publics. Nous n'avons encore rien vu, et pourtant, ce 13 juillet 2024, nous pouvons ressentir déjà (presque) tout.

Au moment où j'entame l'écriture de ce livre, j'essaie de mettre en cohérence l'emballlement des événements de cet été-là, avec la conviction que nous basculons. Mais vers quoi ?

Depuis deux ou trois ans déjà, je me faisais la réflexion que les catastrophes, les crises, les guerres s'enchaînaient sans répit. Nouvelle routine du drame, banalité d'horreurs multiples pixélisées sur écran. La France est alors en pleine crise politique après la dissolution de l'Assemblée nationale en juin 2024. La campagne de l'entre-deux-tours des législatives organisées à la hâte fait ressortir le spectre de la xénophobie, de l'agressivité, des relents racistes. L'atmosphère est fichrement pesante pour les

étrangers, les bigarrés, les mélangés, les métis, les binationaux.

Je garde aujourd'hui encore le souvenir de ce moment précis où mon inquiétude politique et intellectuelle a dérivé vers une anxiété existentielle. Rien n'est jamais acquis pour les « hors-souche » dont je suis. Une fois de plus, *in extremis*, la France a résisté au raz-de-marée.

Des deux côtés de l'Atlantique, combien de fois allons-nous voter au bord de l'abîme ? À chaque élection maintenant, la tempête menace, de plus en plus fort. Dans l'atmosphère oppressante de l'été, nous savons bien que nous sommes les contemporains malheureux de quelque chose qui pourrait finir par nous avaler.

Sommes-nous en train de replonger dans le cauchemar des années 1930 ? Tous les historiens un peu sérieux ne manquent pas de le rappeler : l'histoire ne se répète pas. Il faut pourtant regarder en face le spectre du fascisme, l'examiner avec rigueur, sans se laisser emporter par les comparaisons mais en se demandant avec quelles particularités, quelles intensités, sous quelles formes il réapparaît. Mais persiste l'intuition que ce n'est encore qu'une première étape, presque superficielle, d'un glissement plus profond. Une rupture plus structurelle est en train de reconfigurer l'avenir.

Au-delà des seules incarnations, si la puissance américaine invente la nouvelle grammaire d'un pouvoir hybride, et si le logiciel même de ce pouvoir est reprogrammé par une élite technologique propriétaire d'hypertechnologies attentionnelles, alors comment qualifier ce qui se met en place ?

Mais n'allons pas trop vite en besogne et revenons un instant à la grille de lecture fasciste, point de départ pour entreprendre cette cartographie. Autrefois, le fascisme était un enfant de systèmes politiques et économiques malades, plus ou moins démocratiques. Il s'est traduit dans des mouvements organisés pour la conquête du pouvoir, qui ont installé des régimes reposant notamment sur le mythe de l'homme providentiel avant de chuter dans le fracas des bombes. Dans le nouveau siècle, il se conjugue cette fois-ci au pluriel : si les leaders politiques, fascistes ou pas ou juste un peu, se suivent et se ressemblent, sont interchangeables y compris dans leur folie survoltée, les unités technopolitiques, elles, sont systémiques. Goulots d'étranglement stratégiques de nos États, de nos existences qu'elles enserrant. Lorsque quelques technologues aux sympathies profondément antidémocratiques s'insèrent directement dans le jeu démocratique, quand ils ne dépendent d'aucune élection, d'aucune légitimité populaire, quand ils sont pourtant

les nouveaux piliers de notre système économique, (géo)politique, social, cela n'annonce pas l'éventualité d'une menace, c'est déjà un *problème*. Leur puissance débridée nous échappe. Notre droit se bat, mais il est faible. La conscience citoyenne, éreintée face à l'ampleur des tâches herculéennes à mener, éclôt péniblement. Pendant ce temps, certaines de ces unités poursuivent un agenda idéologique tracé, ne souffrant aucune contradiction.

Quel sera l'esprit de *notre* temps ?

Hannah Arendt préfaçait *Le Système totalitaire* d'un avertissement sonnait comme trois points de suspension : « Staline, comme Hitler, mourut au beau milieu d'une horrible tâche inachevée. Et quand survint cette mort, l'histoire que ce livre raconte, les événements qu'il essaie de comprendre et d'expliquer de l'intérieur connurent une fin au moins provisoire¹. » Une *fin provisoire*... Des décennies plus tard, le fantôme rôde de nouveau depuis les États-Unis d'Amérique. Ce n'est pas la généalogie des causes qui motive cet essai mais la mesure de leurs effets futurs avec lesquels, d'une certaine manière, nous vivons déjà. Il matérialise une prise de risque, la mienne.

Face à l'emballement du spectacle, comment briser l'emprise ? Je décidai de m'extraire, de me situer hors de portée des mises en scène qui se déversaient

dans le puits sans fond des outrances, hors du bruit incessant qui les accompagnait. Je me mis au défi de les penser, en temps réel.

Les pages qui suivent ne sont pas un état des lieux universitaire des techno-autoritarismes déjà fort bien documentés². Ce n'est pas non plus une étude comparée des régimes passés et présents. Elles ne visent pas l'accusation mais l'élucidation, celle du monde qui vient, en prenant l'Amérique comme sonde pour approcher ce qui se joue au cœur de nos démocraties libérales ; périmètre unique du présent travail. Il s'agit de décrypter les nouvelles logiques d'adhésion et de contrôle propres aux structures démocratiques. Ce texte s'affranchit des thèses sur le capitalisme de surveillance ou sur le futur post-humain pour proposer une cartographie de la nouvelle arène du pouvoir. L'avenir n'étant pas écrit d'avance, elles n'ont l'ambition d'imposer aucune vérité mais de nommer le phénomène, de comprendre son langage, de déconstruire ses récits pour ne pas demeurer là, aux abords du monde.

Albert Camus, dans un élan de *L'Homme révolté*, eut cette phrase : « Il nous revient, en tout cas, de répondre clairement à la question qui nous est posée, dans le sang et les clameurs du siècle. Car nous sommes à la question³. » Oui, nous sommes encore à la question.

La dystopie cyberpunk est là

Le futur est derrière nous.

Dans les moments troubles de l'histoire, nous nous apercevons souvent trop tard des glissements, des renversements. Nous ne mesurons pas toujours la distance qui sépare notre époque de la compréhension qu'elle a d'elle-même. Posons une fois pour toutes l'idée que le futur, craint ou espéré, n'est pas une perspective à venir. L'évidence se déploie sous nos yeux : la dystopie n'est pas une projection, elle est partout autour de nous. Nous vivons dans le monde que nous craignons avec fascination.

« Le futur est *déjà là* », déclarait William Gibson, l'un des auteurs-phares de ce courant littéraire de science-fiction (SF) qu'on a appelé *cyberpunk*¹. Quelques années plus tard, il ajouta à sa formule qu'« il est juste inégalement réparti »². Bruce Sterling, théoricien du genre, observait dans l'introduction

fondatrice à *Mirrorshades* (1986) que les auteurs cyberpunk n'imaginaient plus le futur depuis un extérieur neutre : « Les cyberpunks sont peut-être la première génération d'auteurs de science-fiction à avoir grandi non seulement dans la tradition littéraire du genre, mais dans un monde devenu lui-même science-fictionnel³. » Notre présent contenait bien quelque chose de cet ordre-là.

Il fallait qu'à mon tour, j'explore cette littérature.

Au tournant des années 1970-1980, la SF abandonne les imaginaires utopiques, la technologie dérive et façonne un monde sombre, violent, parfois totalitaire, sans avenir. Les trames cyberpunk n'inventent pas d'autres mondes ailleurs ; elles dessinent un ici et maintenant pré-apocalyptique, ou plutôt où l'apocalypse est en cours, par une modernité radicale, poussée au bout, une « hypermodernité⁴ », dont nous reconnaissons les traits. Je me suis replongée dans quelques références du genre : *Neuromancien*, de William Gibson, *Blade Runner*. *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, de Philip K. Dick et quelques autres, dont les grands-pères furent 1984 de George Orwell ou *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. De façon récurrente, on y trouve les éléments typiques du style cyberpunk : la cage de fer technologique est omniprésente, quadrillant un

monde surpeuplé, sur-pollué, où errent des individus désabusés et isolés dans des mégapoles désenchantées sur lesquelles règne un pouvoir ultra-centralisé, monopolisé par des mégacorporations, des États décadents et des techno-surveillants aux griffes invisibles qui manipulent tant les cerveaux que les corps, dans la fusion des humains avec les machines. Le tout dans un univers issu des hackers de l'informatique. Dans ce chaos urbain, le héros cyberpunk incarne la figure de l'antihéros, seul, survivaliste, cynique. Une transposition littéraire de l'iconique punk « *No Future !* » des Sex Pistols. Le terme « cyberpunk » est passé depuis dans le langage courant – et donc dans les imaginaires *mainstream*.

Si la référence à l'univers cyberpunk m'est venue pour éclairer notre époque, c'est parce que ce nouveau totalitarisme que je pressens ne se laisse pas approcher par le passé. Il faut saisir ce qu'il y a de nouveau dans ce qui est train de naître, aucune comparaison historique stricte ne tenant vraiment la route.

Pour notre époque, l'équation à résoudre est de nature technopolitique. Elle s'articule autour de l'alliance BigTech-BigState. Le BigState est un État-empire qui tire une grande partie de sa puissance par et grâce à des géants technologiques. Pour le moment, hormis les États-Unis et la Chine, peu d'États peuvent

prétendre à ce statut. On notera que seuls les BigStates ont su faire éclore des BigTech devenus acteurs hybrides et systémiques. À mesure que les possibilités de projection de puissance technologique, donc de domination, s'accroissent, les menaces sur les libertés s'aggravent dans les mêmes proportions d'échelle et de vitesse. Le nouveau paradigme technopolitique ne rencontre que peu de résistance : nos technologies, nos existences et nos imaginaires étaient déjà prêts à l'accueillir.

L'hypermodernité de l'univers cyberpunk préparait depuis longtemps les briques dystopiques. Reste à tester la robustesse des limites morales à franchir pour basculer d'une technologie totalisante vers une technologie totalitaire.

Nos existences se sont dédoublées : chacun jouit désormais de deux canaux de vie parallèles, une vie réelle et une vie virtuelle, la seconde demandant au moins autant de précaution et d'attention que la première. Cette seconde existence est enserrée dans le labyrinthe des interfaces et tend à absorber la première, à l'hybrider. Privatisée, mise au service d'agendas antidémocratiques, la technologie peut sans difficulté agencer un dispositif techno-totalitaire. Ce qui vous paraît impensable est peut-être déjà autour de vous. Soyez attentifs aux petits signaux invasifs

et invisibles, neutralisés par le bruit permanent des innovations de l'époque.

La dystopie cyberpunk matérialise ce décalage entre le réel et sa perception.

Regardez autour de vous. N'avez-vous pas l'impression diffuse de vivre un moment de dissociation collective ? Nous sentons bien que les systèmes s'effondrent, pourtant nous continuons comme si de rien n'était. Cet écart entre réalité et apparences rappelle le concept d'« hypernormalisation » d'Alexei Yurchak dans *Everything Was Forever, Until It Was No More*⁵, à propos de la fin de l'URSS : un monde déjà écroulé que tout le monde continuait pourtant de faire semblant d'habiter. Hypermodernité urbaine, monde en multicrise, hyper-présence des interfaces, puissance dérégulée des BigTech, technologies de contrôle banalisées au nom de la sécurité, sentiment de solitude, saturation cognitive. Ce que nous appelons « réalité » est déjà une interface. Ce que nous croyons être « liberté » n'est peut-être qu'un paramètre de confort dans un système de contrôle invisible à l'œil. Ceci n'est pas le futur, juste le quotidien d'un monde qui ne sait plus dire son nom. Bienvenue dans le réel. Bienvenue en *Cyberdystopie*.

No Future ? Hyper-Future !

La lecture d'un petit passage de *Neuromancien* de Gibson me mit la puce à l'oreille, connectant les liens entre cyberpunk et totalitarisme :

La Cité Nocturne ressemblait à une expérience démente de darwinisme social, conçue par un chercheur qui s'ennuyait, le pouce appuyé sur le bouton d'avance rapide. Si l'on cessait de magouiller, on sombrait sans aucune trace, mais si l'on bougeait trop vite, on brisait la fragile tension de surface du marché noir ; dans tous les cas, on disparaissait en ne laissant qu'un vague souvenir dans l'esprit d'un habitué des lieux tel que Ratz, même si un cœur, des poumons ou des reins pouvaient survivre au service d'un étranger possédant assez de nouveaux yens pour les cuves des cliniques⁶.

« Darwinisme social ». Une vision de la loi du plus « apte », du plus performant, du plus fertile, applicable par un pouvoir obsédé par la brutalité et l'efficacité. Ce n'est pas nouveau. Les entrepreneurs réactionnaires de la Vallée triaient déjà entre les « bons » et les « mauvais » collaborateurs, exigeant d'eux une loyauté à toute épreuve. Le totalitarisme recycle ici la théorie de Darwin, en réalité transformée par Herbert Spencer, qui assimila les sociétés à

des « corps », au grand dam de Darwin. De cet amalgame naquit une justification pseudo-scientifique du racisme puis de l'eugénisme nazi. Transposé à notre monde : peut-on y voir les prémices du transhumanisme ? L'augmentation de l'humain, ou plutôt de quelques élus supérieurs – ceux qui auront les moyens financiers et génétiques d'être sélectionnés par le dieu technologique tout-puissant...

Je continuais de creuser. De façon frappante, *Blade Runner* de Philip K. Dick est l'une des fictions qui se rapprochent le plus des obsessions des technologues de la Vallée. Une fraction de l'humanité est partie sur Mars, l'autre coexiste, et parfois s'hybride, avec des androïdes dotés de conscience, ce monde en déshérence cherche des simulacres de spiritualité cristallisés autour d'un nouvel évangélisme, le *mercerisme* du nom du gourou Wilbur Mercer. Extrait :

Les adeptes du Mercerisme ont coutume de dire que Wilbur Mercer n'est pas un être humain, qu'il serait en fait quelque entité supérieure, archétypale peut-être venue d'une étoile lointaine. [...] Wilbur Mercer n'est pas humain, pour la simple et bonne raison qu'il n'existe pas. Le monde dans lequel il accomplit son ascension n'est qu'un minable studio d'Hollywood. [...] Demandez-vous ce que provoque

CYBERPUNK

le Mercerisme. Eh bien, s'il faut en croire ses nombreux pratiquants, l'expérience fusionne des hommes et des femmes partout dans le système solaire en une seule et unique entité. Mais une entité manœuvrable par la prétendue voix télépathique de « Mercer ». Écoutez-bien ça. Un aspirant dictateur ambitieux, un nouvel Hitler, pourrait⁷...

Une civilisation multiplanétaire hybridée, et un nouvel Hitler, lisais-je... Nos garde-fous neutralisés les uns après les autres, l'univers cyberpunk, omniprésent, prépare-t-il la possibilité d'une catastrophe politique ? J'étais convaincue d'une chose : le XXI^e siècle ne serait pas marqué par le retour du fascisme historique mais par la naissance d'une expression antidémocratique plus difficile à saisir et sophistiquée. Un autre type de fascisme, hypermoderne dans ses modalités, mais qui ne serait encore qu'un *fascisme de transition*.